

« Sur les forêts de Lithuanie » (1784)

*Un texte oublié de Jean-Emmanuel Gilibert,
annoté et commenté par Piotr Daszkiewicz*

Jean-Emmanuel Gilibert naquit le 20 juin 1741 à Lyon. Dès son plus jeune âge, il montra un grand intérêt pour les sciences naturelles ainsi que pour la littérature. Il passa toute son enfance en compagnie de son oncle Gemini, prêtre et auteur de *Poésies sur l'Écriture Sainte et sur plusieurs autres sujets de Piété*. Il est indéniable que ce dernier eut une grande influence sur son éducation et son destin. Gilibert, sur les conseils de son oncle, écrivit alors *Songe d'un Hermite*, publié dans les *Voyages imaginaires*. Malgré son incontestable talent littéraire, il choisit d'étudier la médecine et les sciences naturelles. Il fit ses études à l'université de Montpellier, entre 1760 et 1764. Après son doctorat, il s'installa dans les environs de Lyon et, un peu plus tard, il prit un cabinet en ville. Il s'impliqua de manière active dans la vie culturelle et politique. Toutefois, la plus grande partie de son temps était consacrée aux herborisations et à la description de la flore lyonnaise. Jean-Jacques Rousseau, qu'il rencontra, partageait ce même engouement pour les plantes.

Sa passion pour la botanique fut aussi la cause de ses graves problèmes financiers. Les cours qu'il donnait dans cette matière eurent tant de succès qu'il décida d'organiser un jardin botanique. Les diverses instances administratives qui lui avaient donné l'assurance de financer son projet ne tinrent pas parole. L'argent promis n'arriva jamais. Gilibert, homme honnête, couvrit de sa poche tous les frais engagés. Les ouvriers reçurent leur salaire, en revanche, cette opération le ruina. Il fut dans l'obligation de trouver très rapidement un poste pour vivre et rembourser ses dettes.

À cette époque, l'État polono-lituanien traversait une crise grave qui s'acheva avec sa disparition totale vers la fin du XVIII^e siècle. Stanislaw August Poniatowski, le dernier roi de Pologne et grand-duc de Lituanie, décida alors, avec un groupe de nobles, d'entreprendre une série de réformes pour sauver le pays. Celle qui touchait à l'éducation était l'une des plus urgentes et des plus importantes. La nécessité de l'enseignement moderne des sciences naturelles se trouvait être l'une des priorités. Les naturalistes français ayant une solide réputation dans l'Europe du XVIII^e siècle, c'est tout naturellement en France que les envoyés du roi et grand-duc choisirent de recruter un savant. Le poste à pourvoir se situait à Grodno, où Konstanty Tyzenhauz (Konstantinas Tyzenhausas), ministre du roi et grand-duc, tentait de créer plusieurs manufactures pour accompagner cette modernisation du pays.

La mission du naturaliste engagé consistait à créer une chaire de sciences naturelles, mais également une école de formation de sages-femmes, un cabinet d'histoire naturelle et un jardin botanique. Il était également chargé de l'enseignement de la médecine, de l'agronomie et des sciences vétérinaires. Enfin, parmi ses autres obligations, il devait établir une description des richesses naturelles du pays.

Gilibert était recommandé au roi par deux grands naturalistes : Albert Haller, botaniste, médecin et philosophe suisse, et Antoine Gouan, botaniste et ichtyologue de Montpellier. Les deux connaissaient bien les travaux de Gilibert et l'estimaient particulièrement. En 1774, il fut donc accepté par Tadeusz Downarowicz, émissaire du roi.

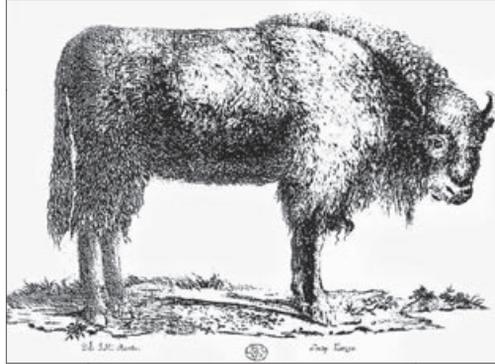
Le botaniste lyonnais prépara très soigneusement son départ pour la Lituanie. Il étudia pendant plusieurs mois les collections du Jardin de Plantes et discuta avec les botanistes parisiens, dont Bernard et Joseph-Antoine de Jussieu. Il retournera à Montpellier pour étudier une fois encore les plantes du Midi. Sur les conseils de Gouan, il fit une longue excursion dans les Pyrénées. Enfin, sur sa route vers la Lituanie, il visita les institutions scientifiques et les savants de Suisse et d'Autriche. Il arriva à Grodno en 1775 et resta en poste en Lituanie durant huit ans.

D'un point de vue historique, nous pouvons dire qu'il remplit sa mission à merveille. Indépendamment de l'importante tâche de l'organisation de l'enseignement qui lui avait été confiée, Gilibert est également l'auteur de nombreux travaux et descriptions naturalistes, géographiques et politiques de la Lituanie. Il quitta le pays sur sa demande en 1783 pour revenir en France. La nostalgie, la dureté du climat et les conflits avec l'administration furent les principales causes de son départ. Pendant une année, le poste resta vacant. Le roi espérait probablement que Gilibert revienne en Lituanie. Il fut remplacé par Georg Foster, naturaliste et compagnon du capitaine Cook. Jean-Emmanuel Gilibert, jusqu'à sa mort en 1814, a toujours fait preuve d'un profond attachement à la Lituanie. Il le prouva à maintes reprises, tant dans ses écrits que dans ses exposés.

L'importante œuvre de Gilibert est relativement bien connue des historiens et surtout des historiens des sciences. Il existe par ailleurs plusieurs biographies sur ce naturaliste. Certains de ses écrits restent cependant peu connus. Tel est le cas de *Sur les forêts de Lituanie*. Ce texte fut prononcé lors d'une séance de la Société d'Agriculture de Lyon en 1784 et fut publié dans la deuxième édition des *Plantes d'Europe*. Il est jugé comme très important par les biographes de Gilibert mais reste pratiquement inconnu. Signalons que son importance est liée non seulement à la très belle description des forêts lituanienues, mais aussi à la présentation des idées nouvelles pour les sciences naturelles de cette époque. Nous pouvons également y remarquer l'excellente description d'une forêt vierge en comparaison avec les forêts exploitées dans des

buts économiques, ainsi qu'une formidable compréhension du rôle de ces forêts pour la santé de l'homme et pour la formation du sol.

En présentant ce texte, nous avons tenu à garder l'orthographe originale de Gilibert.



La « Bissonne de Gilibert », gravure par Jean Henri Müntz

Sur les forêts de Lithuanie, lu à la Société d'Agriculture de Lyon 1784

Les forêts de Lithuanie couvrent au moins le tiers de la surface de cette grande Province. L'homme n'a point imprimé ses pas dans la profondeur de ces vastes retraites abandonnées à la nature, plusieurs d'entre elles n'ont jamais été parcourues dans toute l'étendue de leur diamètre. Le naturaliste & le philosophe y trouvent le spectacle unique & nouveau de la nature première, travaillant sans le concours de l'homme & sans être interrompue ni par la divagation ou l'impatience de ses désirs, ni par la multitude ou la variété de ses efforts. Là, elle n'est ni embellie, ni troublée par sa présence; là, dans la silence auguste de la solitude & des hivers, la végétation semble survivre aux âges, se développer au travers des siècles, braver le temps & en graduer le cours, soit dans ses périodes les plus rapprochées, soit dans ses époques les plus éloignées.

C'est dans la profondeur de ces retraites immenses que la nature renferme quelques-unes de ses productions les plus rares, qu'elle conserve & multiplie parmi les animaux des espèces qui dépériraient ou disparaîtraient sans cet abri de dessus la surface de la terre; qu'elle fait croître des plantes que l'on n'avoit encore déterminées que sur les Alpes ou dans la Sibérie¹. J'en ai acquis la preuve dans la grande Forêt Royale de Bobruczina, que je fis ouvrir en 1776. Dans toute l'étendu de sa longueur, j'y ai déterminé le *Rhamnus alpinus*, l'*Evonymus verrucosus*, le Groseillier des Alpes, la Pyrole arbrisseau *Pyrola frutescens*, l'Iris de Sibérie *Iris sibirica*, la Campanule pyramidale, la Campanule à feuilles de lys *Campanula lilifolia*, la Campanule thyrsoides *Campanula thyrsoides*², l'If, & nombre d'autres plantes rares décrites dans la Flore de Lithuanie³.

L'ensemble de ces forêts est loin d'offrir une uniformité constante; le Pin, le Sapin, le Trémule en forment la plus grande partie, d'autres admettent le Chêne, le Frêne, l'Orme, presque

tous les arbres d'Europe & une foule d'arbrisseaux. Ils y acquièrent moins d'élévation, moins de grosseur qu'en Allemagne. Les Sapins n'y fournissent pas de hautes mâtures pour la marine⁴. Les chênes peu élevés n'offrent pas de bois de charpente d'un volume considérable.

Le sol de ces forêts, comme dans les terrains cultivés, est formé d'une terre très légère, sablonneuse, remplie de madrépores, de coquilles fossiles agathifiées ou calcaires. Au-dessous de cette première couche épaisse de plusieurs pieds, règne une couche d'argile, assez profonde, qui repose elle-même sur un lit de terre à foulon grisâtre. De hautes ravines, profondes quelquefois de cent pieds¹, facilitent les observations à cet égard & en établissant la certitude ; elles m'ont mis à portée de vérifier jusques à quel point pivotoit la racine des Pins. J'ai constamment observé dans ceux qui bordaient la marge des ravines que leurs racines égaloient en longueur celle du tronc, que le volume des racines latérales égaloit celui des branches & qu'elles pivotoient au travers des trois couches indiquées. Cependant, lorsque la couche argileuse, trop compacte, offre un obstacle qui ne permet pas à la racine de la percer, alors elle s'étend horizontalement, & cessant de fournir à l'arbre qui la produit un point d'appui aussi solide, cette disposition, contraire à la nature, le rend beaucoup plus susceptible d'être déraciné par le vent, aussi cet accident est dans ces cas là très fréquent.

¹ Telles sont les ravines de Pognemogne près de Grodno, l'une d'elles offre à un filon de mine de fer micacé & granulé, au-dessus duquel s'étend une couche de trente pieds d'épaisseur d'une marne très blanche, très légère, vraiment calcaire, adhérente, se détachant lorsqu'on veut la fouir, en masse de deux ou trois pieds d'épaisseur, dont la légèreté est étonnante.

Les Sapins & les Pins croissent de préférence & forment presque toutes les forêts dans les terres sablonneuses ; au dessous rampent les Myrtilles, *Vaccinia*, les Raisins d'ours, *Arbustus uva-ursi* ; dans les terrains inférieurs, dans ces bas fonds qui s'étendent l'espace de plusieurs lieues & ne sont, comme je l'ai prouvé ailleurs, que d'anciens marais desséchés⁵, croissent & s'élèvent nos arbrisseaux de verdure, le Sorbier des oiseaux *Sorbus aucuparia*, le Fusain *Evonymus*, le Noisetier, plusieurs Saules surtout le Marceau, (*Salix Caprea*, les Peupliers, les Chênes, qui y prennent plus de corps que dans la hauteur des forêts. Là, les arbres & les arbrisseaux forment des touffes si serrées qu'on ne peut pénétrer dans les forêts qu'à l'aide de la cognée. À peine le soleil peut atteindre de ses rayons le sol qu'elles couvrent ; il ne pénètre dans ces retraites sombres que par l'universalité de son action sur la nature, sa présence immédiate dans la profondeur de ces massifs mobiles de verdure ne peut être due qu'instantanément à l'impulsion des vents & à la prise que donnent à leur action les tiges élevées qui dominant sur les arbres de moindre stature. Là, la chaleur intérieure du sol concentrée par l'ombrage épais dont il est revêtu, semble dispenser l'astre bienfaisant qui préside à la végétation, d'une partie de son influence puissante. Là, la verdure toujours vive n'y perd son éclat qu'au retour des hivers & entretient une fraîcheur agréable & permanente.

C'est dans le silence de ces vastes asiles que les bêtes fauves de plusieurs espèces trouvent un abri & perpétuent leur race loin des poursuites & presque hors des atteintes de l'homme. Ces profondes retraites nourrissent l'Urus de César ou le Bison⁶, espèce de Bœuf à large crinière ; dont le poil

exhale l'odeur de musc, le Lynx, espèce de Léopard à queue tronquée, orné d'un bouquet de poils à l'extrémité des oreilles, l'Ours noir, l'Ours fauve & le blanc⁷, le Sanglier, le Bobak⁸ & etc. Une rivière traverse-t-elle ces forêts, comme celle de Bobruczina à six lieues de Grodno, celle de Reaka à cinq lieues de Nowogrodek, leurs rives sont peuplées de familles de castors qui s'y construisent des digues & des loges comme dans le Nord de l'Amérique⁹.

Mais l'observateur, en s'enfonçant dans ces forêts aussi antiques que le sol qu'elles couvrent, y cherchoit en vain les vestiges de cette décrépitude de la nature dont l'éloquent Auteur de l'*Histoire Naturelle, générale & particulière* a tracé le tableau dans sa première vue ; on n'y voit point les arbres pressés se nuire les uns aux autres, les cadavres de végétaux amoncelés surcharger la terre, étouffant les germes prêts à éclore, entretenant une vaste corruption & servant de retraite aux animaux vénéneux ou immondes. Tout ici semble au contraire animé & plein de vie, des troncs énormes ont-ils été renversés par les vents ou sont-ils tombés de vétusté, les plantes parasites, les Mousses, les Lichens, les Champignons, les Agarics en pompent la substance, des insectes nombreux, des Scarabées de diverses espèces, plusieurs sortes de Cérambix¹⁰, les mouches à miel¹¹, surtout en dévorent la partie ligneuses & en détruisent la masse en peu de temps. Lorsque aucun accident n'a décidé leur chute, lorsqu'ils n'ont succombé que sous les poids des années, la nature avoit déjà préparé de longue main la dissolution intérieure du corps ligneux; aussi les vieux arbres offrent-ils longtemps d'avance les symptômes de la mort, unis aux signes de la décrépitude; leurs grosses branches,

leurs troncs cariés, vermoulus, endommagés par les pluies, ou par le travail des animaux, quelquefois les fissures, les déchirements qu'ils éprouvent par les grandes gelées¹² sont les avant-coureurs plus ou moins éloignés de leur décadence. Ont-ils cessé de vivre, des vents impétueux les renversent & couvrent le sol plutôt de leurs débris que de leur masse ; dès la troisième année, leurs tronçons épars sont couverts par des végétaux parasites, ou ensevelis sous la terre végétale que fournissent les feuilles des arbres encore vivants, ou détruits par l'action puissante de sphéria¹², sorte de fongosité qui s'attache aux arbres morts, par le travail des insectes qui y déposent leurs œufs & enfin par le concours de ces causes réunies.

On n'observa point non plus l'étonnant effet de l'entrelacement des branches dans les grands végétaux & dans les arbrisseaux agrestes, dont parle le Pline François¹³, rien ne m'a paru désordonné, dans ces plantations immenses que la nature semble s'être réservées à elle seule ; chaque arbre, chaque arbuste, chaque plante y trouve sa place sans nuire à celle qui l'avoisine ; les espèces végétales y sont très nombreuses ; là seulement vous trouvez les grands animaux de chaque espèce, l'Élan, le Bison, les grands Aigles, les Faucons, etc.

Voulez vous au contraire voir les traces de désordre & de déprédation de l'homme envers la nature, jetez les yeux sur les forêts qu'il a souvent parcourues : les vestiges du feu ont noirci la base des arbres, en ont extravasé les sucs, les ont mutilés,

¹¹ Lorsque le thermomètre est au-dessous de 20 degrés, on entend fréquemment en parcourant ces forêts, un bruit effrayant ; c'est celui que produisent les arbres en se fendant perpendiculairement & en éclatant par l'effet de la gelée.

dans la vigueur de leur âge, pour extraire de chaque pied quelques livres de térébenthine ou de goudron ; c'est là que les cadavres de grands arbres tombés avant le temps languissent sur la terre & offrent au voyageur l'image de la destruction ; c'est là que le besoin des arts, tantôt les dépouillant de leurs feuilles ou de leur écorce, tantôt les outrageant par de profondes incisions, force la nature à ne nous présenter que le spectacle d'une végétation faible ou imparfaite, tantôt encore par des coupes successives, la main destructive de l'homme découvre une partie du sol, détruit les rapports de ce vaste ensemble.

Là enfin, les animaux plus rares, plus timides, semblent fuir le domaine de l'homme, vous n'entendez plus les concerts nombreux & répétés d'une foule d'oiseaux que la nature avoit relégués dans ces vastes retraites ; ce spectacle de la vie & du mouvement s'affaiblit & s'éloigne des forêts trop fréquentées, elles ne sont presque plus que de grands déserts. Mais quelle est, dira-t-on, l'utilité de ces grandes masses végétales qui, inaccessibles à l'homme, destinées en apparence uniquement aux animaux qui lui sont le plus étrangers, paroissent ne rien fournir à ses besoins & ne contribuer à aucune de ses jouissances ? Dans l'ordre général, elles modifient l'atmosphère, sans parler des courants d'air qu'elles procurent & auxquels l'observation nous a montré plus d'une fois que les villages environnants devoient l'avantage d'être exempts des maladies épidémiques qui désolent les pays découverts, si de ces grands rapports nous passons à l'examen des avantages particuliers qu'elles procurent, nous apercevrons que plus le climat est froid, plus les forêts sont nombreuses & touffues, plus elles nourrissent en abondance les bêtes

fauves dont la fourrure fournit à l'homme le vêtement le mieux approprié à la rigueur du climat ; & par un effet admirable de la sagesse des lois de la nature, les fourrures semblent dans le Nord prendre le caractère des forêts qui ont vu croître les animaux auxquels nous sommes redevables, les peaux de castor, de loutre, de renard, de loup, de lynx, d'ours, offrent dans le Nord des fourrures plus longues, plus belles, plus touffues, plus douces que celles que nous retirons des mêmes animaux dans des climats plus tempérés.

Par une suite de cette économie de la nature qu'on peut contempler sans éprouver le sentiment d'une vaine & douce reconnaissance, les forêts dont nous nous occupons offrent le supplément des dons que la nature a prodigués aux contrées du Midi ; presque tous les troncs cariés des vieux arbres recèlent des essaims d'abeilles, qui chaque année produisent une étonnante quantité de miel, d'où l'habitant fait se composer une boisson appelée Lipiei, qui conservée s'améliore ainsi que le vin par la vétusté & qui après un siècle, dépurée par le laps de temps, fournit une liqueur aussi agréable & aussi spiritueuse que nos meilleurs vins d'Espagne & de Chypre. Le miel de ces forêts n'est ni moins blanc ni moins délicat que notre miel de Narbonne.

Dans ces climats froids & tranquilles, de longues nuits étendent le règne des ténèbres & semblent empiéter sur le cours de la vie ; l'immense quantité de cire qu'on retire des forêts, les résines abondantes qu'elles fournissent, présentent les moyens de subvenir au besoin plus fréquent & plus urgent de s'éclairer.

La permanence de l'hiver devient, par la densité que le sang y acquiert,

le principe des fièvres ardentes inflammatoires qui sont si communes dans le Nord ; ces Forêts en recèlent les vrais spécifiques dans les Myrtilles, les Ronces, les Framboisiers, les Épinettes dont elles sont jonchées. N'offrent-elles par d'ailleurs des ressources abondantes dans la variété infinie d'aliments qu'elles présentent ? Parmi les oiseaux, indépendamment de plusieurs de ceux que nourrissent nos climats, le Jaseur de Bohême, les Coqs de Bruyère, le Bec croisé & d'autres, fournissent avec profusion des mets délicats que le luxe de nos tables enverrait à ces contrées solitaires. Parmi les quadrupèdes, le Chevreuil, l'Élan, le Bison offrent à l'habitant une nourriture abondante, une chair

succulente & agréable. Mais toutes ces considérations semblent s'évanouir aux yeux de l'observateur, lorsqu'il aperçoit que, sans ces forêts, le pays que nous décrivons seroit absolument stérile, là comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, c'est à ces masses végétales, à leur ancienneté qu'on est redevable des terrains cultivés, nous pouvons envisager les forêts comme de vastes laboratoires où se prépare à l'aide du temps, où se reproduit à la longue, cette terre organique, la seule qui soit propre à la végétation des espèces qui nous nourrissent, la seule qui puisse nous donner d'abondantes moissons sans engrais, lorsque les bois qui l'avoient longtemps couverte ont disparu ou par l'effet d'un incendie ou par le travail de l'homme.

¹ Il est intéressant de remarquer que Gilibert est l'un des premiers auteurs qui comparait la nature du nord de l'Europe avec celle des hautes montagnes. Cette idée est particulièrement importante pour l'histoire de la biogéographie.

² Les noms scientifiques de plantes et d'animaux sont toujours les binômes latins. Malgré certaines révisions qui ont modifié la nomenclature de certaines espèces, nous avons décidé de garder les noms originaux de l'article de Gilibert.

³ Il s'agit de Flora Lithuanica inchoata, *seu enumeratio Plantarum quas circa Grodnam collegit et determinavit*, la première flore de la Lituanie, publiée à Grodno-Vilnius en 1781-1782, dont Gilibert est l'auteur.

⁴ Cette information n'est pas exacte. Le fait que la grande majorité des mâtures importées de Baltique provenaient d'Ukraine est dû au quasi monopole du port de Riga et au caractère du bassin versant et non à la qualité des pins dans les forêts lituanaises. On peut signaler que, malgré ce monopole, le prince Radziwiłł (Radvila) exportait de Lituanie les « pins de Riga » pour les mâtures de la marine anglaise et française.

⁵ Gilibert est l'un des premiers naturalistes à décrire la succession des habitats naturels.

⁶ Gilibert fut probablement le premier à élever des bisons d'Europe. Pendant deux ans, il s'occupait de la bisonne qui lui avait été offerte par les veneurs du roi et grand-duc. Il l'a décrite dans un mémoire intitulé : *Miscellanea observatio prima de bove uno seu de bione Lithuanico*. Pour la première fois, un savant y décrit les mœurs du bison d'Europe, sa morphologie, les tentatives d'hybridation avec le bœuf domestique, les préférences alimentaires. Le mémoire de Gilibert était, et ceci pendant plus de 150 ans, parmi les plus importants ouvrages sur la biologie de cette espèce.

⁷ L'ours brun *Ursus arctos* est un animal dont la couleur et la morphologie sont très variables. Pour cette raison, il arrivait autrefois assez souvent qu'en Lituanie, mais aussi ailleurs, on décrivait plusieurs espèces d'ours. L'information erronée sur la présence de l'ours blanc en Lituanie provient probablement de l'ouvrage du grand naturaliste de la Renaissance, Conrad Gessner. On peut essayer d'expliquer cette erreur par la présence de peaux d'ours blancs dans les demeures de seigneurs lituanais, mais aussi par l'existence en Lituanie d'ours à la peau argentée, dit « silver », particulièrement recherchée et estimée par les marchands de fourrures.

⁸ Bobak ou *Marmota bobak*. La marmotte des steppes ne vit ni en Lituanie ni dans le milieu forestier. Cette espèce était autrefois souvent élevée en Lituanie comme animal de compagnie, d'où probablement l'erreur de Gilibert.

⁹ Gilibert consacra un mémoire aux habitations de castors en Lituanie.

¹⁰ Les coléoptères de la famille *Cerambycidae* se nourrissent souvent de bois mort.

¹¹ Les abeilles.

¹² Ce nom signifie probablement plusieurs espèces de champignons qui décomposent le bois.

¹³ Georges Leclerc Buffon (1707-1788).